Document généré le 29 nov. 2024 02:16

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Jeanne La Pucelle, France, 1994, 160 + 176 minutes

Johanne Larue

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59424ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Larue, J. (1994). Compte rendu de [*Jeanne La Pucelle*, France, 1994, 160 + 176 minutes]. *Séquences*, (174), 34–34.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sandrine Bonnaire

Jeanne La Pucelle

Jeanne La Pucelle aurait dû être un grand film. Parce qu'enfin, il en a tous les ingrédients. À 336 minutes, il s'agit d'une œuvre colossale, en apparence exhaustive et minutieuse, comme seuls le sont d'ordinaire les ouvrages encyclopédiques ou académiques. En cela, le contenu du film devrait certainement plaire aux historiens. Mais plus encore, on remarque dès l'abord que Jacques Rivette tente ici un retour à la facture moderniste qui a fait la gloire de ses premières œuvres (on pense surtout à **La Religieuse**). Et cela, en 1994, ne peut que dénoter un courage exceptionnel, une volonté de fer et un sens créatif qui ignore le compromis. Parce qu'il faut bien se rendre compte que **Jeanne La Pucelle** ne fera pas un sou au box-office, l'expérience qu'on nous y propose s'avérant beaucoup trop aride et exigeante. (Alliance, qui distribue le film au Québec, pensait-il mettre la main sur un émule de **La Belle Noiseuse**? Les acheteurs n'ont sûrement pas vu **Jeanne La Pucelle** avant d'en acquérir les droits. On aurait dû les informer que Rivette n'a pas seulement tourné de gentils films comme **La Bande des quatre** mais qu'il a aussi piloté **L'Amour fou**.) Faut-il le rappeler, cet ex-cinéaste de la Nouvelle Vague est surtout connu pour ses films marathons qui font fi du plaisir, et poussent, jusqu'à leurs limites endurables, les notions de durée narrative et d'opacité psychologique. En une phrase: l'aliénation du spectateur avec un grand A.

Mais là n'est pas le problème. (Encore que si l'on va au cinéma pour être ému ou transporté...) Il y a de bons films modernistes, et des moins réussis. Vu leur rareté dans le cinéma contemporain, on se trouve naturellement tenté de les défendre tous dès qu'il nous en arrive un... mais, à la vérité, **Jeanne La Pucelle** ne s'avère pas de la trempe de **Thérèse**, de **Libera Me** ou encore, du **Val Abraham**, pour ne citer que trois exemples récents. Il manque, au film de Rivette, un discours véritablement original ou, à tout le moins, révélateur de son sujet. Dès les premières minutes, le propos du cinéaste nous apparaît d'une déconcertante limpidité: sa Jeanne d'Arc n'est pas une illuminée mais une jeune femme simple, déterminée et courageuse qui possède un sens aigu de la foi et de sa mission. On le comprend par le jeu très terre-à-terre de Sandrine Bonnaire et la nature de la mise en scène qui ne souffre aucun faste, aucun sentimentalisme, aucun artifice. À l'évidence, Rivette veut dédramatiser, et l'Histoire, et son héroïne. Pour ce faire, dès le début du film, il se met aussi à interrompre l'action en coupant au noir et en insérant des plans fixes de *têtes parlantes*, un peu à la façon d'un documentaire. On y entend différents témoins de l'époque nous exposer les rouages politiques du destin de la Pucelle. Le problème est que, dans le portrait qu'il trace de Jeanne et dans sa lecture des événements, Rivette ne nous apprend rien que nous ne supposions déjà, ou que l'on ne pourrait deviner. Et qu'en plus, ces évidences, il les répètent pendant cinq heures trente. Les événements et les témoignages se suivent et se ressemblent, sans qu'ils influencent, transforment ou fassent évoluer le discours initial du réalisateur, et ce, jusqu'au dénouement du récit. On en ressort comme assommé, l'esprit engourdi par la nonchalance et l'absence d'un point de vue fort dans le traitement. Le film baigne dans l'éther. Comme stimulant intellectuel, on repassera.

Cette impression de ratage s'avère d'autant plus frustrante que Rivette met tout de même beaucoup d'application dans sa mise en scène. On y trouve un nombre étonnant de plans séquences (ou, plus justement, de longues prises) au style austère, et d'une simplicité désarmante, qui ne vont pas sans rappeler la grammaire visuelle de Carl Dreyer. Non pas celle que le célèbre réalisateur danois a réservé à sa propre version du drame vécu par la Pucelle (**La Passion de Jeanne d'Arc**, 1928), qu'il axa sur les gros plans, mais celle qu'il déploie dans ses films plus tardifs, comme **Jour de colère** (1943) et, surtout, **La Parole** (1955). Outre l'omniprésence de la *long take*, on y trouve les mêmes lents mouvements de caméra et l'impression de vide sur la bande-son. En fait, il faudrait plutôt parler de minimalisme, puisque si la musique n'apparaît que sporadiquement, le silence humain et les sons de la nature rivalisent, en importance, la parole.

À cet égard, le tout dernier plan du film apparaît exemplaire... et étrangement émouvant. On y regarde, sans broncher, le corps et le visage de Jeanne d'Arc disparaître lentement derrière un mur de fumée, jusqu'à ce que sa voix brise le silence meublé par le crépitement des flammes. Elle crie le nom de Jésus puis l'image passe au noir. Fin du film. Ce qui démarque ce plan ultime de tous ceux qui l'ont précédé, et qui fait sa réussite, c'est peut-être qu'on s'y trouve enfin seul devant l'héroïne. Et qu'il n'y a que dans cette intimité que le modernisme de Rivette peut enfin trouver un sens profond, au lieu d'apparaître complaisant. La forme et le fond s'y confondent enfin; le dépouillement excessif de l'écriture dramatique, et de la réalisation, reflétant parfaitement la pureté, l'austérité et la candeur qui semblent avoir caractérisé la Pucelle.

Mais pour cet instant de perfection, le jeu en valait-il la chandelle?

Johanne Larue

JEANNE LA PUCELLE (1: Les Batailles – 2: Les Prisons) – **Réal.:** Jacques Rivette – **Scén.:** Christine Laurent et Pascal Bonitzer – **Phot.:** William Lubtchansky – **Mont.:** Nicole Lubtchansky – **Mus.:** Jordi Savall – **Son:** Florian Eidenbenz – **Dir. art.:** Manu de Chauvigny – **Cost.:** Christine Laurent – **Int.:** Sandrine Bonnaire (Jeanne d'Arc), André Marcon (Charles VII), **Prod.:** Martine Marignac – France – 1994 – 160 + 176 minutes – **Dist.:** Alliance Vivafilm